

Je me trouve à l'extrémité de l'Europe. Ici on voit, à nu dans chaque falaise, l'os jaune de la pierre et une terre ocre ou flamboyante semblable à de la chair. La pierre s'effrite sous l'assaut des vagues, la chair s'érode sous les marées.

L'œil ne peut embrasser l'immensité; l'océan semble se renverser sur celui qui le regarde et menace de faire éclater ses prunelles comme les hublots d'un bateau pour se répandre à l'intérieur, inonder le cerveau. Émergeraient alors, sortant des flots tels les pics de Madère et des îles Canaries, quelques rares pensées: elles porteraient sur le grand attrait de l'absence, sur la vacuité de l'horizon qui aspirent à être transcendés, tirés de l'eau par l'imagination, nouvelle Atlantide: un continent où tout est inconnu, où l'espace ignore la boussole et le compas du cartographe.

Ici finit l'Europe. La rive s'étrécit, le continent paraît se rétracter, et tu sens pour la première fois que l'île-monde n'est pas une invention d'un géopoliticien romantique anglais du début du vingtième siècle<sup>1</sup>. Tu sens sa limite qui se confond avec la ligne du rivage.

Tu es venu de la taïga et de la toundra pour voir les colonnes d'Hercule, pour connaître l'univers ayant donné naissance aux Atlantes qui soutiennent le sombre firmament de ta patrie, pour aspirer par la bouche du Gibraltar l'air vivifiant des poumons de la Méditerranée – or, ce n'est pas le cœur de ce monde que tu as rencontré mais son extrémité: qui est né en

1. Dans la théorie de Halford J. Mackinder, l'« île-monde » (Europe, Asie, Afrique) représente la puissance de la terre – en lutte géopolitique avec la puissance de la mer (Grande-Bretagne, Amérique, Japon...). [NDT]

Russie situe toujours ici la limite de l'œkoumène, à l'instar des Grecs anciens.

Cette limite est en elle-même un défi : il n'est d'autre vie, de vie nouvelle qu'au-delà de ces eaux anonymes comme la mort. La terre ferme est un déploiement continu que l'océan interrompt, exigeant de nous un effort spirituel, un grand dessein au nom duquel nous serions capables de renoncer à la solidité familière du sol sous nos pieds, de monter à bord d'un navire tanguant.

Je me tiens sur cette lisière qui invite à faire un pas en avant, mais pour cela il eût fallu que j'y vienne le cœur léger et l'âme libre. Or, mon âme et mon cœur sont pleins de la mémoire des espaces qui s'étendent vers le cercle polaire, de leur mutisme qui a soif de mots, de la blancheur de cette neige qui vous mange les yeux, blancheur d'une feuille inentamée, et du noir semblable à celui, brillant, du charbon qui attend de se transformer en chaleur des flammes : noir de la nuit, noir de la mine dont l'air, appauvri par chaque respiration, ne connaît pas de jour.

Venu ici, au bout du monde, je n'ai pas mon dessein devant, mais derrière moi : je dois m'en retourner. Mon voyage est fini, j'entame mon trajet de retour : vers les mots.

Je me sens – sensation soudaine bien que longuement mûrie – plus européen que les habitants de ce pays qui regardent l'Atlantique comme on regarde la rue de son balcon.

J'ai séjourné à l'autre bout de cette Europe dont les saillies rocheuses surplombent les marécages de la Sibérie occidentale. J'ai vu l'obscur arrière-cour du continent européen, ses annexes finno-ougriennes, ses arrières, son fondement. Je me suis tenu sur les monts de l'Oural, au-delà du cercle polaire, là où se rejoignent l'Europe et l'Asie. Là-bas, sur le versant européen, ne poussent que des bouleaux polaires, petits et entortillés par les vents, tandis que du côté asiatique s'élèvent des cèdres puissants dont les racines brisent la pierre. Dans le ciel, au-dessus des montagnes, s'affrontent les orages des deux grandes plaines.